

Cônes et mésanges

Patrick Nicol

Numéro 80, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93719ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nicol, P. (2020). Compte rendu de [Cônes et mésanges]. *L'Inconvénient*, (80), 76–78.

Cônes et mésanges

TERRE DES CONS

Patrick Nicol

J'ai vu une mésange bicolore sur la rue Prospect. Il y avait longtemps. J'ai aussi croisé un groupe de religieuses. Elles étaient quatre. La dernière traînait derrière, un masque sur le visage, comme si elle avait peur d'attraper ou de transmettre quelque chose. Tous les matins, elles partent du couvent des Sœurs servantes et montent la rue Prospect, mais où vont-elles ? La rivière était basse malgré la neige récente, elle était lente, visqueuse. En traversant le pont, j'ai vu des cônes orange au fond.

Je pourrais bien ne pas y aller. Décider tout de suite que je n'irai pas au lieu d'entretenir toute la journée l'illusion d'une intention noble pour abandonner au dernier moment. De toute façon ça ne changera rien. Personne ne m'attend. Mario ne le saura jamais. Il s'en fout. Il est mort.

Mario est mort. La notice nécrologique ne dit pas comment. Aucun remerciement, aucune suggestion pour envoyer nos dons. Le voilà couché dans un cercueil ou réduit en poussière, je ne sais pas. Clairement, il ne m'attend pas, ou, s'il m'attend, c'est ailleurs que dans sa boîte, son urne, autre part que dans ce salon standardisé où ses proches recevront bientôt nos sympathies. Entre treize et seize heures. *Une courte cérémonie suivra. S'il m'attend, c'est très loin, et avec un drôle de sourire. J'espère qu'il n'est pas pressé.*

Depuis plusieurs semaines, maintenant, je me rends au travail à pied, espérant maigrir et aussi me calmer. Consacrer mes pensées à autre chose qu'à l'état de la chaussée, à la voiture devant moi ou à celle qui me suit, aux travaux, aux lumières, à l'arrogance des stops glissés et des priorités non respectées. J'ai acheté des pantalons de neige, un sac à dos, une bonne tuque, tout l'attirail du marcheur hivernal, et tant pis si j'ai l'air fou. Tant pis si j'ai l'air d'avoir mon âge.

Tout le monde est malade. Les collègues se dopent au Tylenol Sinus Jour et leurs élèves écrivent des dissertations finales en essayant de ne pas abîmer le point d'insertion du soluté. On nous conseille de mettre les copies au congélateur pour tuer les microbes, de les faire bouillir, de les passer au micro-ondes ou de les garder dans une boîte scellée deux semaines avant de corriger. Les déballer juste à temps pour Noël. On nous déconseille en outre d'aller à l'urgence, mais l'idée ne nous avait pas effleurés.

D'où viennent les religieuses ? Elles sont toutes jeunes. Des Philippines, je crois. Quel autre pays est en mesure de produire et d'exporter des bonnes sœurs ? Et que viennent-elles faire ici, à part monter et descendre la rue Prospect, à heure fixe, en plein hiver ? Du bénévolat, sans doute, comme si nous avions besoin du secours de ces pauvresses. Eh oui, nous en avons besoin. Il y a, tout en haut de la côte, j'y pense maintenant, le centre Notre-

Dame-de-l'Enfant, consacré aux soins aux handicapés ou aux déficients ou à quelque autre clientèle aux besoins particuliers.

Je n'aimais pas Mario, pas particulièrement. On avait fait notre secondaire ensemble, c'est tout. Il fréquentait comme moi la page Facebook de notre promotion. Je l'ai vu aux funérailles d'Yves. Yves avait été mon meilleur ami tout au long de l'adolescence, mais nous nous étions perdus de vue. Je voulais revoir sa mère, si elle vivait toujours, et faire la connaissance de ses enfants. Mario et Yves n'avaient pas échangé trois phrases durant tout le secondaire, mais Mario était au salon funéraire lui aussi, dans ses vêtements propres : un polo jaune, des jeans pas trop vieux. Seul confrère de classe à part moi. C'était le même salon, la même salle, je crois, où il repose aujourd'hui. La mère d'Yves était décédée depuis une dizaine d'années. Le plus jeune de ses garçons avait quinze ans.

J'ai l'impression parfois de ne pas exister. La radio ne parle pas pour moi. La publicité ne m'adresse que des balles perdues. La vie politique se poursuit d'une façon et dans une direction qui font fi de mon existence. Quand j'entends dire que les lois racistes du gouvernement québécois font l'unanimité chez les francophones, je pense, *c'est clair que je ne compte pas*. Quand j'apprends que, dans le pays où je vis, certaines gens imaginent que Jean Charest ferait un bon premier ministre, je réalise que je ne vis pas dans le pays où je vis. Et je soupçonne les autres de ne pas exister non plus. Ils regardent la planète se réchauffer et on leur parle de Catherine Dorion.

Je n'avais pas revu Mario depuis le secondaire, sauf une fois, au Super C, quelques mois avant les funérailles d'Yves, dans le rayon des viandes. Il avait engraisé, comme la plupart d'entre nous – un peu plus, peut-être –, et il avait gardé une chevelure abondante, frisée, manifestement grasse ce jour-là. Il portait des bottes de skidoo, son manteau était ouvert sur un chandail à motifs noir et jaune. Il tenait dans la main un carton de lait, c'est tout. Il m'a reconnu en premier, a marché directement vers moi. *Je te vois dans le journal, des fois*. S'il était impressionné, ça n'a pas paru. Peut-être à cause de Facebook, il nous croyait familiers. De vieux amis. Il n'était pas pressé. Il m'a parlé de ma fille, de mon travail, est resté évasif sur sa propre situation. Je n'étais pas curieux. Qu'est-ce qui m'avait pris d'entrer dans un Super C ?

Parfois, je me réveille au mauvais endroit. Quelqu'un me parle et mon corps se trouve soudain doté d'une densité nouvelle ; un automobiliste me klaxonne et mon esprit doit réintégrer mon corps, et mon corps, l'espace, de façon tout à fait brutale. Une rangée au Super C, un dîner entre amis, la mort d'une connaissance. Sinon, on ne me voit pas et moi non plus, d'ailleurs, je ne me vois pas. Ni personne d'autre.

J'ai horreur de passer devant le centre Notre-Dame-de-l'Enfant. La rue y est étroite, surtout l'hiver, et les voitures y sont stationnées n'importe comment. Il y a des arrêts d'autobus à chaque intersection et à chaque arrêt des bénéficiaires attendent. Des aveugles appuyés sur leur canne. Des trisomiques adultes ou enfants, seuls ou en groupe, des déficients ou des personnes souffrant d'un trouble envahissant du développement. On a peur que quelqu'un se mette à courir, on s'imagine les frapper. Ou frapper la religieuse qui courait derrière. On imagine la foule s'assembler et les complications. Le niveau de concentration nécessaire dépasse mes capacités.

Aux funérailles d'Yves, Mario était venu s'asseoir avec moi, tout naturellement. Comme s'il avait perçu dans l'espace des divisions et compris que sa place était à mes côtés. Il ne se sentait pas obligé de faire la conversation, tant mieux, mais il s'agitait sans cesse sur sa chaise. Deux fois, il m'a proposé d'aller griller une cigarette. Puis il s'est levé pour rapporter deux cafés dans des verres en styromousse. *Je sais pas ce que tu mets dedans. J'ai pas pris de chance, j'ai tout mis*. Nous nous sommes souri. Je regardais cette famille endeuillée dont je ne connaissais que l'absent, je me suis vu dans le PowerPoint projeté dans un coin. Boutonneux, cheveux longs, portant une chemise indienne et des pantalons à pattes d'éléphant, je riais, écrasé avec Yves dans le fauteuil du local des étudiants. J'avais fumé, c'était évident. Pendant que cette photo était prise, Mario était ailleurs, à faire j'ignore quoi, avec des confrères dont j'ai oublié le nom. Ils ne m'intéressaient pas.

Cette affaire de mésange, ce n'est pas innocent. La mésange bicolore est un bel oiseau, le plus beau, peut-être, qu'il nous est donné de voir en ville. J'aime sa huppe, son œil noir, sa silhouette rondouillette qui semble si appropriée à l'hiver. Il a des traces orange sur les flancs. Depuis toujours, je sais. Déjà quand j'étais l'ami d'Yves et fumais du pot, je savais. Jamais je ne me sens aussi vivant que lorsque je vois un bel oiseau. Les religieuses philippines me font le même effet.

Mario est mort.
Clairement,
il ne m'attend
pas, ou, s'il
m'attend, c'est
très loin, et avec
un drôle de
sourire.

En sortant du salon, Mario m'avait dit *Tu viendras prendre un café, une fois. Quand tu vas au Super C. Passe chez Méo. Je suis tout le temps là.* Ce qu'on appelle le « café Méo » est une rangée de chaises et de tables en plastique dans le hall de la Place Belvédère. Ça existe depuis cent ans, ça existait quand j'étais enfant, des retraités et des assistés sociaux y sont assis à longueur de journée, mais ils ont dû changer depuis le temps. Mario était maintenant un des leurs. Je crois qu'il y a maintenant des immigrants. Bien sûr, je n'y suis jamais allé.

Après mon cours, je mange mon lunch et je suis toujours aussi décidé. J'irai au service. Ils ont annoncé une courte cérémonie et c'est juste derrière le cégep. Même à pied, je n'ai pas d'excuse. La question des vêtements ne se pose pas non plus. Je reçois deux étudiants à qui j'accorde des délais. Un s'attarde. Il semble plus vieux que les autres et souffre de problèmes de digestion. J'ai envie de jaser. Il tente de me convaincre que le stress n'y est pour rien.

Je me souviens qu'un enfant est mort au centre Notre-Dame-de-l'Enfant. Noyé dans son bain. Quand mon étudiant est parti, je cherche et trouve rapidement. Il s'agit plutôt d'un homme de trente-trois ans, épileptique. Il était atteint de troubles psychomoteurs graves et de déficience intellectuelle. Ses parents l'avaient confié à l'institution pour la fin de semaine parce que c'est aussi un centre de répit, un endroit où les proches, épuisés, laissent leur enfant pour prendre une pause. Se ressourcer. L'expression *un cas lourd* me vient à l'esprit.

Je me rends au salon quinze minutes avant la célébration. Personne ne m'accueille à l'entrée de la salle. C'est bien la même salle. Je cherche, mais ne reconnais aucun homme avec qui j'aurais pu fréquenter l'école. Une vieille femme, seule, se tient debout près du socle où est déposée l'urne, une petite boîte en bois. La plus simple, la moins chère – je sais, j'en ai magasiné dernièrement. Ce doit être sa mère. Je lui serre la main. Elle est un peu curieuse. *J'étais un ami.* – *Un ami ?* Cette proposition la surprend. *On est allés à l'école ensemble.* – *Un ami d'école.* Cette explication semble plus crédible. Personne ne se soucie de moi. Je m'assois dans un coin. Sur les bancs sont dispersées une vingtaine de personnes : un groupe aux âges variés, trois vieillards... seulement de la famille. Rien de ce qui ressemblerait à des collègues de travail, des amis, une gang. Une jeune fille porte une robe jaune qui devait être sa robe de bal. Je cherche en vain le PowerPoint. Quelques photos imprimées ont été posées sur une table, près de l'urne, avec les fleurs. Je ne vais pas me lever pour retraverser la salle et les regarder.

On vient nous chercher pour une cérémonie commémorative qui – on insiste – sera très courte. Personne n'ira témoigner au micro. Quelqu'un a imaginé qu'une ballade de Kiss serait propice au recueillement. Comme il n'a rien pour meubler son discours – les proches, dit-il, ont été très discrets –, le célébrant propose une activité : *Nous allons offrir à Mario un bouquet de mots. Pensez à une chose que vous voulez dire à Mario, ou à une chose que vous voulez dire à propos de Mario. Quand vous êtes prêt, levez la main, j'irai vers vous et vous pourrez parler au micro.* Le silence qui suit est extrêmement gênant. Qu'est-ce que je fais là, assis seul sur un grand banc, dans une chapelle qui n'en est pas une ? Un mur est couvert de niches contenant des urnes. Un vrai petit HLM. On a pendu aux fenêtres des photos et des poèmes. Personne n'est assis au balcon. Quelle réparation, quelle contribution ? Un enfant de dix ans dit *Un bon mononcle.* Puis rien. Il n'est pas plus tard que d'habitude quand je prends le chemin du retour. J'ai laissé, sur le pont, le vent froid faire couler mes yeux. À cause du jour tombant, les cônes orange ne sont plus visibles. La mésange est encore là. En fait, elles sont deux. Je les chercherai désormais à chacun de mes passages. Les religieuses, qui redescendent vers le couvent, se sont arrêtées devant le petit cimetière St. Peter's. C'est souvent là que je les trouve, immobiles sur le trottoir, en prière. La quatrième est encore derrière, en retrait, un masque sur le visage, comme si elle refusait d'inspirer ou de donner quoi que ce soit. ■